

# Bernhard Schlink

## Le week-end



folio

COLLECTION FOLIO

Bernhard Schlink

# Le week-end

*Traduit de l'allemand  
par Bernard Lortholary*

Gallimard

*Titre original :*

DAS WOCHENENDE

© Diogenes Verlag AG Zürich, 2008.

© Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française.

Bernhard Schlink, né en 1944, vit et travaille à Berlin. Il est l'auteur, entre autres livres, de romans policiers et du best-seller mondial *Le liseur*, traduit dans plus de trente langues et paru aux Éditions Gallimard en 1996.



VENDREDI





Elle arriva peu avant sept heures. Elle avait pensé rouler plus vite, en ce tout début de matinée, et être là plus tôt. Lorsqu'elle était tombée sur des travaux, puis sur d'autres encore, elle s'était sentie nerveuse. Est-ce qu'en franchissant le portail il allait la chercher des yeux en vain et commencer, avant toute chose, par être déçu et découragé? Dans le rétroviseur, le soleil se levait — elle aurait mieux aimé rouler vers lui que de l'avoir dans le dos, quitte à être éblouie.

Elle se gara là où elle s'était toujours garée et fit le bout de chemin jusqu'au portail aussi lentement que d'habitude. Elle évacuait de sa tête tout ce qui concernait sa vie à elle, et faisait de la place pour lui. Certes, il avait toujours sa place réservée dans sa tête; il ne s'écoulait pas une heure sans qu'elle se demandât ce qu'il était en train de faire, comment il pouvait bien aller. Mais quand elle le retrouvait, il n'y avait plus que lui. Maintenant qu'il allait avoir une vie de mouvement, au lieu de faire du surplace, c'est pour le coup qu'il allait avoir besoin qu'elle veille sur lui.

Le vieux bâtiment de pierre était en plein soleil. Une fois de plus, elle fut bizarrement frappée qu'un bâtiment pût avoir une destination aussi moche et être néanmoins si beau : ce mur couvert de vigne vierge — vert prairie ou forêt au printemps et en été, jaune et rouge en automne —, ces tourelles aux coins et cette grosse tour au milieu, dont les fenêtres rappelaient des vitraux d'église, le lourd portail rébarbatif, comme s'il voulait non enfermer les locataires, mais repousser leurs ennemis. Elle regarda l'heure. On vous faisait volontiers attendre, là-dedans. Combien de fois ne lui était-il pas arrivé de solliciter une visite de deux heures, de n'en obtenir que la moitié et, cette heure écoulée, d'attendre vainement qu'on vînt la chercher : elle restait alors encore une demi-heure ou trois quarts d'heure assise près de lui, sans être vraiment avec lui.

Mais comme les cloches de l'église proche commençaient à sonner l'angélus, le portail s'ouvrit et il sortit, clignant des yeux au soleil. Elle traversa la chaussée en courant et le serra dans ses bras. Il n'avait pas encore posé à terre ses deux gros sacs et il était pris dans son étroite sans pouvoir la lui rendre.

« Enfin, dit-elle. Enfin.

— Laisse-moi conduire, dit-il lorsqu'ils furent près de la voiture. J'en ai rêvé si souvent.

— Tu t'en sens capable ? Les voitures sont devenues plus rapides, et la circulation plus dense. »

Il insista, et il continua même à conduire lorsqu'il eut le front couvert de sueur, à force de se concentrer. À côté de lui, elle était crispée sur son siège et

elle ne dit mot quand il fit des fautes en tournant en ville et en doublant sur l'autoroute. Jusqu'au moment où fut annoncée une aire d'autoroute et où elle dit :

« Il faut que je prenne un petit déjeuner, il y a cinq heures que je suis levée. »

Elle était venue le voir à la prison tous les quinze jours. Mais lorsqu'il longea le comptoir avec elle, chargea son plateau, se tint debout à la caisse, revint des toilettes et fut attablé en face d'elle, elle eut l'impression de le revoir pour la première fois depuis longtemps. Elle vit comme il avait vieilli, plus qu'elle ne s'en était rendu compte lors de ses visites, ou plus qu'elle ne se l'était avoué. À première vue, cela restait un bel homme, grand, visage bien dessiné, yeux d'un vert lumineux, abondante chevelure brune et grise. Mais il se tenait mal et cela soulignait un petit ventre qui n'allait pas avec des bras et des jambes trop maigres ; la démarche était traînante, le visage gris, et les rides qui s'entrecroisaient sur le front et ravinaient les joues n'exprimaient pas la concentration mais un surmenage diffus. Et quand il parlait... Elle fut effrayée par ses réactions lentes et hésitantes à ce qu'elle lui disait, et par les gestes imprévisibles et désordonnés par lesquels il soulignait ses propres paroles. Comment avait-elle pu ne pas noter cela lors de ses visites ? Qu'y avait-il encore d'autre qui lui arrivait, qui se passait en lui, et qu'elle n'avait pas remarqué ?

« On va chez toi ? »

— On va passer le week-end à la campagne. Margarete et moi avons acheté une maison dans le

Brandebourg, en mauvais état, sans chauffage, sans électricité, avec l'eau uniquement à l'extérieur, à la pompe, mais avec un grand parc à l'ancienne. En été, comme en ce moment, c'est merveilleux.

— Comment faites-vous la cuisine ? »

Elle rit.

« Ça t'intéresse ? Avec de grosses bonbonnes de gaz rouges. Pour le week-end, j'en ai deux en réserve ; j'ai invité les vieux amis. »

Elle avait espéré qu'il se réjouirait. Mais il ne manifesta aucune joie. Il demanda seulement :

« Qui ? »

Elle avait longuement réfléchi. Quels vieux amis lui feraient du bien, face auxquels il serait uniquement gêné ou refermé sur lui-même ? Il faut qu'il rencontre des gens, se disait-elle. Et puis il a besoin d'aide. De qui, sinon des vieux amis ? Finalement, elle escompta que ceux qui seraient heureux qu'elle les appelle et qui voudraient venir seraient les bons. Chez certains de ceux qui s'excusèrent, elle perçut un regret sincère ; ils auraient bien aimé être là s'ils l'avaient su plus tôt et n'avaient pas déjà eu d'autres projets. Mais comment faire ? La libération était intervenue à l'improviste.

« Henner, Ilse, Ulrich avec sa nouvelle femme et leur fille, Karin avec son mari, et naturellement Andreas. Avec toi, Margarete et moi, nous serons onze.

— Marko Hahn ?

— Qui ?

— Tu sais bien, pendant longtemps il n'a fait que m'écrire, il est venu me voir il y a quatre ans pour la

première fois, et depuis il est toujours revenu fidèlement. Avec toi, c'est celui...

— Tu veux dire ce fou qui, pour un peu, te coûtait ta mesure de grâce ?

— Il n'a fait que ce que je lui ai demandé. C'est moi qui ai écrit ce message, je connaissais les destinataires et les circonstances. Tu n'as rien à lui reprocher.

— Tu ne pouvais pas savoir ce que tu faisais là. Lui le savait et il ne t'a pas retenu, il t'a poussé. Il se sert de toi. »

Elle était de nouveau aussi furieuse que le matin où elle avait lu dans le journal qu'il avait adressé un message à quelque obscur congrès d'extrême gauche sur la violence. Prouvant ainsi, disait le journal, qu'il était incapable de lucidité et de remords : quelqu'un comme ça ne devait pas être gracié.

« Je vais l'appeler et l'inviter. »

Il se leva, chercha des pièces dans sa poche de pantalon, les trouva et alla vers le téléphone. Elle se leva aussi, voulut le rattraper et le retenir, se rassit.

Lorsqu'elle vit que la conversation achoppait sur quelque chose, elle se releva, le rejoignit, prit le combiné et expliqua l'itinéraire jusqu'à sa maison. Il mit son bras autour d'elle et cela lui fit tellement de bien qu'elle cessa de lui en vouloir.

Lorsqu'ils repartirent, elle prit le volant. Au bout d'un moment, il lui demanda :

« Pourquoi n'as-tu pas invité mon fils ?

— Je l'ai appelé, et il a tout simplement raccroché. Alors je lui ai écrit une lettre. » Elle haussa les épaules. « Je savais que tu aurais aimé qu'il soit

là. Je savais aussi qu'il ne viendrait pas. Il y a longtemps qu'il a pris parti contre toi.

— Pas lui. Eux.

— Quelle différence ? Il est devenu celui qu'ils ont élevé. »

Henner ne savait que penser de ce week-end en commun, ni ce qu'il devait en attendre : retrouvailles avec Jörg, retrouvailles avec Christiane, et avec les autres vieux amis. Lorsque Christiane lui avait téléphoné, il avait aussitôt accepté. Parce qu'il avait perçu comme une supplication dans sa voix ? Parce que les amitiés de jeunesse ont droit à une loyauté à vie ? Par curiosité ?

Il arriva de bonne heure. Il avait vu sur la carte que la maison de Christiane jouxtait une réserve naturelle et il avait envie, avant les retrouvailles, de courir encore un peu. De courir, de respirer à fond, de décrocher. Mercredi, il était tout juste rentré d'un colloque à New York pour retomber sous la loi de sa table encombrée de travail et de son agenda plus que plein.

Il fut étonné par l'allure imposante de la propriété : mur en pierres, portail en fer forgé, grand chêne devant la maison et vaste parc au-delà ; la maison, une demeure vieille de plusieurs siècles. Tout était délabré. Le toit était couvert de tôle ondulée rouillée, le crépi était délité et moisi, la

pelouse sur laquelle s'ouvrait autrefois la terrasse à l'arrière était envahie de buissons et d'arbustes. Mais les fenêtres étaient neuves, le gravier devant la maison était récent et, sur la terrasse, il y avait des meubles de jardin en bois, une table et quatre chaises dépliées, d'autres étaient rangées à l'écart, et les allées donnant sur le parc avait été débroussaillées.

Henner prit l'une des allées et plongea dans un univers forestier vert et silencieux; au-dessus de lui, il ne voyait pas de ciel, juste du feuillage inondé de soleil et, de part et d'autre de l'allée couverte d'herbe, le fouillis des troncs et des buissons paraissait impénétrable. Pendant un moment, un oiseau le précéda en sautillant sur l'allée; il disparut si soudainement que Henner n'aurait su dire où, ni s'il avait sauté ou s'était envolé. Henner comprit que tous les détours du chemin tenaient à ce que l'architecte avait voulu que le parc parût immense. Néanmoins, il se sentait comme dans une forêt enchantée, comme si un charme l'empêchait d'y trouver une issue. Au moment où il pensait qu'en effet il n'en trouverait plus, ce fut la fin de cet univers forestier et il se trouva au bord d'un large ruisseau, sur l'autre rive duquel s'étendaient des champs et, au loin, un village avec clocher et silos à grain. Tout continuait d'être silencieux.

Puis il vit, en aval, une femme assise sur un banc. Après avoir écrit, elle avait reposé cahier et stylo sur ses genoux et elle l'observait. Il alla vers elle. Une souris grise, pensa-t-il, terne, timide, effarouchée. Elle le regarda approcher.

« Tu ne me reconnais plus ? »



— Ilse! »

Il lui arrivait si souvent de se trouver face à une personne bien connue sans que son nom lui revienne qu'il fut heureux de mettre tout de suite un nom sur ce visage qu'il avait failli ne pas reconnaître. La dernière fois qu'il avait vu Ilse, il ne savait plus quand dans les années soixante-dix, c'était une jolie jeune femme, le nez et le menton un peu pointus, la bouche un peu sévère, se tenant toujours un peu courbée pour ne pas attirer les regards sur ses gros seins, mais elle avait de l'éclat : peau claire, yeux bleus, blonde. Là, Henner ne retrouvait plus cet éclat, même lorsqu'elle réagit par un sourire aimable à leurs retrouvailles et à la reconnaissance. Il fut embarrassé, comme s'il était gênant qu'elle ne fût plus ce qu'elle avait été jadis et avait promis de rester.

« Comment vas-tu ? »

— Je sèche l'école. Trois heures d'anglais. Mon amie m'a remplacée au pied levé, et l'a sûrement bien fait, mais si elle m'appelait ou que je puisse la joindre, je me sentirais mieux. » Elle le regardait comme s'il avait pu l'aider. « Je n'ai jamais fait ça : me mettre en congé.

— Où es-tu prof ? »

— Je ne suis pas partie. Quand vous n'avez plus été là, j'ai fini mes stages, trouvé un premier poste, et puis le second dans mon ancienne école. Je l'occupe toujours : allemand, anglais, arts plastiques. » Comme pour ne plus avoir à en parler, elle enchaîna : « Je n'ai pas d'enfants. Je ne me suis pas mariée. J'ai deux chats et une maison à moi, à flanc de coteau avec vue sur la plaine. J'aime mon métier de prof. Il

m'arrive de penser que trente ans ça suffit, mais c'est sans doute le cas de tout le monde, avec son métier. Je n'en ai d'ailleurs plus pour longtemps. »

Henner s'attendait à ce qu'elle demande à son tour ce qu'il était devenu. Comme la question ne venait pas, il questionna encore :

« Tu as toujours gardé le contact avec Jörg et Christiane ? »

Elle secoua la tête.

« Christiane, je l'ai rencontrée par hasard à la gare de Francfort il y a quelques années ; la neige avait perturbé les horaires et nous attendions nos correspondances. Ensuite, on s'est téléphoné de temps à autre. Elle m'a dit que je devrais écrire à Jörg, mais pendant longtemps je n'ai pas osé. Lorsqu'il a fait sa demande de grâce, j'ai fini par le faire. "Je n'implore pas de grâce. J'ai combattu cet État et il m'a combattu, et nous ne nous devons rien l'un à l'autre. Nous ne devons fidélité qu'à notre propre exigence." Tu te souviens ? L'annonce de sa demande de grâce était d'une telle fierté — tout d'un coup Jörg était à nouveau le garçon que j'avais connu. Dont je suis tombée amoureuse. » Elle sourit. « Il ne s'en est pas aperçu, à l'époque, et vous encore moins. Vous étiez tous... J'ai toujours eu peur de vous. Parce que vous saviez si bien ce qui était juste et faux et ce qu'il fallait faire, parce que vous étiez si résolu, sans concessions, inflexibles, intrépides. Pour vous tout était simple et j'avais honte que pour moi tout fût difficile, honte de ne pas savoir que penser du capital et de l'État et des gouvernants, et quand vous parliez des porcs... » Elle secoua de nouveau la

tête, perdue dans sa honte et sa peur de l'époque. « Et moi il fallait que je termine vite et que je gagne de l'argent, et vous, vous aviez tout le temps et tout l'argent du monde, et vos pères — celui de Jörg et de Christiane était prof d'université, le tien avocat, celui d'Ulrich dentiste avec un gros cabinet, et celui de Karin pasteur. Mon père avait perdu sa petite ferme en Silésie, qui le nourrissait à peine mais qui était à lui, et il travaillait dans une laiterie. “Notre petite laitière”, vous m'appeliez parfois, et ce n'était pas dit méchamment, je pense, mais je n'étais pas des vôtres, vous me tolérez plutôt, en somme, et si j'avais disparu... »

Henner tentait de trouver des souvenirs collant avec ceux d'Ilse. S'était-il jamais présenté comme quelqu'un qui savait tout et qui avait tout son temps ? Avait-il parlé des policiers, des juges ou des hommes politiques en les traitant de porcs ? Avait-il appelé Ilse « notre petite laitière » ? Tout cela était si loin. Il se rappelait l'atmosphère des nuits passées à discuter, avec trop de cigarettes et trop de vin rouge bon marché, le sentiment d'être constamment à la recherche et de devoir trouver l'analyse juste, l'action judicieuse, il se souvenait de l'excitation qu'ils éprouvaient à planifier et à préparer, et de l'expérience intense, du plaisir intense de leur propre force, quand l'amphi ou la rue leur appartenait. Mais de quoi l'on discutait et ce qu'on cherchait en fait et pourquoi il fallait conquérir les amphis et les rues, voilà qui ne figurait pas dans ses souvenirs, et encore moins la vie qu'avait pu avoir Ilse. Allait-elle chercher leurs cigarettes, faisait-elle le café ? Elle ensei-

gnait les arts plastiques — avait-elle dessiné les affiches?

« C'est bien, que tu te sois occupée de Jörg. Moi, je suis allé le voir après sa condamnation, et je n'ai pas pu échanger avec lui une seule phrase sensée. Et c'est tout — jusqu'au coup de téléphone de Christiane, il y a une semaine. Il a beaucoup changé?

— Oh, je ne suis pas allée le voir, je lui ai seulement écrit. Il ne m'a jamais invitée. »

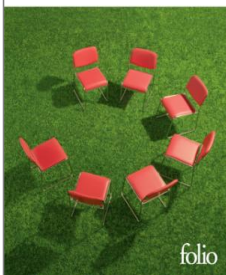
Elle l'examinait sans qu'il puisse savoir si c'était son long désintérêt pour Jörg qu'elle ne comprenait pas, ou son désir actuel de savoir s'il avait changé.

« On ne va pas tarder à le constater, n'est-ce pas? »

**171311**

**Bernhard Schlink**

Le week-end



# Le week-end

## Bernhard Schlink

Cette édition électronique du livre  
*Le week-end* de Bernhard Schlink  
a été réalisée le 18 mars 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070402649 - Numéro d'édition : 241407).

Code Sodis : N43213 - ISBN : 9782072407079

Numéro d'édition : 229297.